

LES DERNIÈRES PLACES



DE MARIE.

AUX SABOTS
DE BOIS

PAR JORDIC

Les
dernières
places



de
Marie aux
Sabots
de Bois



M. Rapin, peintre de talent, et sa femme sont confortablement installés devant la table à thé, lorsqu'ils voient entrer Marie, la bonne. D'une main, elle tient ses sabots, de l'autre, son trousseau — tout son trousseau — noué dans un mouchoir.

A ce costume breton, à cette face joufflue qui semble faite pour recevoir des gifles, et à cette expression perpétuellement hébétée, nous reconnaissons tout de suite Marie aux sabots de bois qui a déjà fait, sans succès, tant et tant de places !

Elle est entrée d'hier seulement chez M. et M^{me} Rapin. Elle semblait s'y plaire, et la voilà qui leur annonce, sans crier gare :

— J'vas partir !

M^{me} Rapin sursaute. M. Rapin, stupéfait, lève le nez de sur son journal.



« Partir ! Vous ne vous trouvez pas bien ici ?.. Que vous manque-t il ? »
Marie répète d'un air buté :

« J'vas partir !

— Enfin ! pourquoi, dit le peintre avec autorité, expliquez-vous ! Donnez une raison.

— J'vas partir... parce que je n'ai pas de pain ! »

Madame bondit.

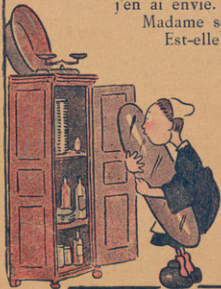
« Comment ! pas de pain ! On prend des flûtes de gruau, s'il vous plait, et il en restait une tout entière !..

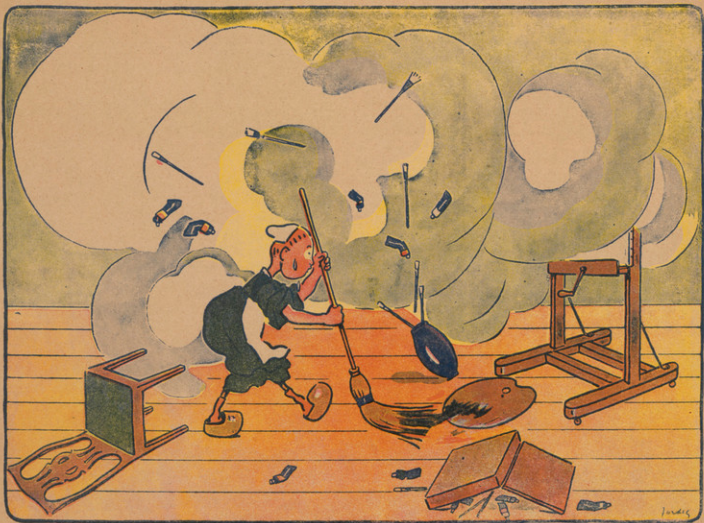
— Je dis pas non... Mais j'ai pas mon pain, à moi, mon pain que je mets dans l'armoire et dans lequel je me taille une tartine quand j'en ai envie. »

Madame se met à rire !

Est-elle comique, avec son pain à elle ! Tenez, allez en acheter un, aussi grand, aussi gros, aussi long que vous voudrez. »

Marie, enchantée, s'élançait au dehors, revient, tenant contre elle, fièrement, un pain de huit livres, presque aussi grand qu'elle. Où le mettre, ce précieux pain ? Dans l'armoire, sur la planche d'en haut ? Il n'en- tre pas. Alors sur la planche du milieu ?







Il n'entre pas davantage! Sur celle d'en bas? Impossible! Elle a beau pousser, virer, tourner, retourner et pousser encore... toujours il en sort un bout... Ah! une idée! Elle va le mettre à la cave.

Et Marie, avec Minet sur les talons, descend à la cave où elle engouffre son pain.

L'affaire du pain arrangée, il s'agit de travailler.

« Allons, Marie, ma fille, nettoyez l'atelier à fond! »

Seaux, balais, brosses, éponges entrent en danse.

Ah! c'est un fourbi, je vous en répons! D'abord elle balaye, puis, avec un gros savon, elle racle le plancher

qu'elle asperge avec sa grosse éponge; ensuite avec la grosse brosse, elle frotte, elle refrotte, enfin elle rince, pour finir elle essuie. Il faut voir comme elle se trémousse, quand elle racle, quand elle frotte, quand elle essuie. Sa face est cramoisie, la sueur lui coule du front.

« S'ils ne sont pas contents, les patrons!.. »

Déjà sa figure s'épanouit à la pensée des compliments qu'elle recevra, peut-être même aura-t-elle une gratification.

Et, pendant que le parquet sèche, Marie se repose.

Tiens! elle n'avait pas vu...

Posée sur un che-
valet, une toile toute
fraîche peinte, repré-
sente un compotier





plein de pêches magnifiques, mûres à point, rouges, duvetées, veloutées. Marie ne doute pas que ce ne soient des fruits véritables. Elle a si chaud, elle a si soif, et elle aime tant les pêches !



La petite gourmande allonge la main, veut prendre une des pêches. Mais quoi ! ses doigts sont tout barbouillés de couleur et elle ne tient rien !.. Drôle d'idée de peindre des fruits qu'on a envie de manger et qu'on ne peut pas se mettre sous la dent !.. Mais, qu'est ce que Monsieur va dire quand il verra qu'elle y a touché !.. Affolée, vite et vigoureusement, Marie frotte avec le coin de son tablier la toile endommagée. Elle ne fait qu'aggraver le mal. Comptier, pêches, tout cela ne forme plus qu'une affreuse bouillie, un épouvantable gâchis, une abominable marmelade !

Prise de désespoir, la petite bonne enfout la





sans demander son reste.

Nous la retrouvons chez une blanchisseuse, la mère Amidon. De sa vie, Marie n'a jamais tenu un fer à repasser, mais on se place comme on peut !

Elle a dit à la mère Amidon qu'elle était bien au courant. La mère Amidon étale sur la table un beau rideau de mousseline,

tête dans son tablier et se met à sangloter violemment et à pousser des cris. Monsieur accourt :

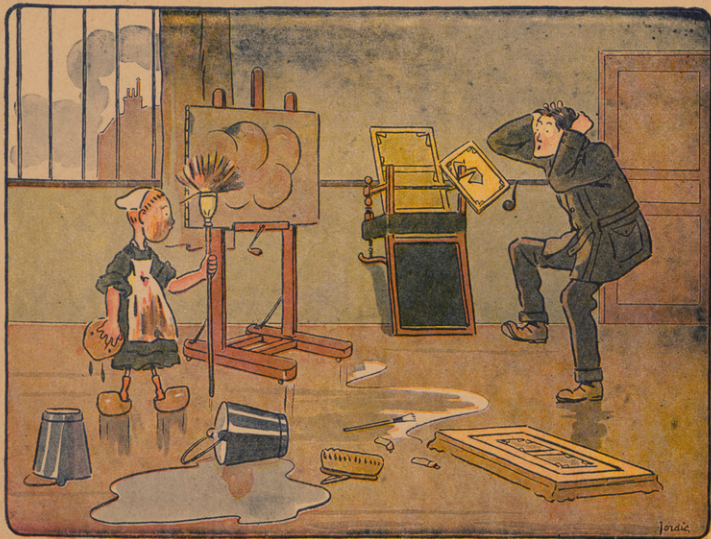
— Qu'y a-t-il ? un malheur ? »

Il voit la toile abîmée, Marie sort le visage de son tablier. Il est tatoué de bleu, de rouge, de jaune : une vraie face de peau-rouge. Monsieur comprend, il bondit vers la Bretonne. Que voulez-vous ? il est vif, et au premier moment !..

« Triple sotte !.. quadruple imbécile !.. quintuple nigaude !.. Mon tableau !.. mon pauvre tableau !.. A la porte ! et plus vite que ça ! Et que je ne te revoie jamais !.. Jamais ! »

Et les gifles de pleuvoir sur les joues barbouillées de Marie qui décampe, emportant sabots et mouchoir,







empesé comme il faut et mouillé à point pour recevoir le coup de fer.

« Repasse-moi ce rideau, ma fille.

— Bien, madame. »

Les fers chauffent autour du petit fourneau. Marie en prend un, et sans même songer à s'assurer qu'il n'est pas trop chaud, elle commence à repasser à tour de bras. Bing, bang, elle tape son fer comme le font les repasseuses. Ne les a-t-elle pas vues ! Tiens ! le rideau devient tout jaune, ça sent le roussi... Imperturbable, Marie continue.

La mère Amidon revient voir si l'ouvrage avance.

« Pouah ! cette odeur de roussi !.. »

Elle s'approche :

« Malheureuse !.. mais tu m'as brûlé tout mon rideau !.. Un superbe rideau !.. Tu le payeras !.. J'en retiens le prix sur tes gages !.. »

Et comme elle est en colère, la mère Amidon, et qu'elle a la main leste, les gifles pleuvent, en veux-tu, en voilà. Des gifles de femme en colère,





promptes, sonores ! Marie passe ce qui s'appelle un mauvais quart d'heure.

Puisqu'elle est « si bête », sa patronne décide de ne plus la faire repasser et l'envoie simplement étendre du linge dans le champ. Ce n'est pas difficile et cette maladroite pourra sûrement s'en tirer.

Voici donc notre Bretonne chargée d'un gros paquet de linge. Elle s'en va dans le champ et, sur les cordes, commence à l'étendre. Il fait un grand vent qui soulève les ailes de sa coiffe, lui souffle dans les jambes.

A peine a-t-elle étendu une chemise que soudain, pan ! elle reçoit une forte gifle sur la joue droite. Cette méchante patronne est donc là qui la guette ?.. Pourtant elle ne fait rien de mal !.. Elle frotte sa joue droite et suspend une autre chemise. Pan ! une nouvelle gifle sur la joue gauche. Elle se retourne ! Personne ! Ah ! çà, c'est une méchante farce de la mère Amidon de se cacher de la sorte pour lui donner des gifles. L'autre jour, cela se comprenait, elle avait brûlé un beau rideau tout neuf. Mais aujourd'hui qu'elle suspend bien sagement le linge,







vrai ! cela n'est pas gentil !..
Marie continue sa besogne
sans protester, parce qu'elle
est d'une nature résignée,
mais quand même, intérieurement indignée de tant d'injustice.

Vous croyez que c'est fini ? Pan ! pan ! pan ! de tous côtés, à droite, à gauche, devant, derrière, les gifles pleuvent.

Elle cache ses joues avec ses mains, baisse la tête, tourne sur elle-même.

Les gifles tombent et pleuvent encore ! Une épouvante la saisit. Sont-ce des diables acharnés après elle ? Elle a entendu conter que parfois sur la lande on voyait de méchants gnomes, d'irascibles lutins, d'enragés korrigans. Aïe ! au secours !.. au secours !.. Elle pousse des cris perçants... Autour d'elle se dressent des formes blanches, toutes les chemises agitées la giflent,

la giflent encore, la giflent toujours, de leurs manches vides, mais gonflées par le vent.

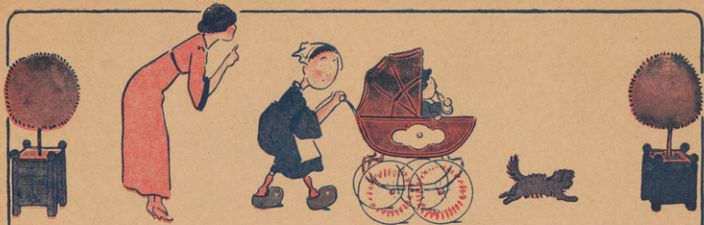
Elle veut se sauver, mais ses jambes se décrochent sous elle, elle tombe à terre, elle s'écroule sur un drap dans lequel, pour éviter les gifles, elle s'enroule comme un saucisson.

« Quelle nouvelle mésaventure est arrivée à cette sottie ? » se demande la mère Amidon qui, tout inquiète et maugréant, se dirige vers le champ. Les chemises sont suspendues, soulevées et gonflées par la brise, elles s'agitent comme dans une danse désordonnée. Point de Marie.

La mère Amidon cherche, cherche... Qu'est-ce que ce gros saucisson blanc ? Mais... mais c'est Marie qui, de peur, s'est endormie dans son drap blanc !

Une formidable gifle la réveille. Elle croit d'abord que c'est la main





invisible, la main au bout des bras de chemise, la main des chemises endiablées qui la frappe encore ; mais une seconde gifle mieux appliquée que la première, lui permet d'apercevoir la robuste main de la patronne.

Eh bien ! faut-il l'avouer ? elle aime mieux cette gifle-là ! Finies, les diableries ! Et pour un peu, Marie remercierait sa patronne.

Mais, au contraire, c'est elle qui est remerciée.

Voici Marie, bonne d'enfant.

Le métier n'est pas difficile. Il s'agit de pousser devant soi une petite voiture dans laquelle s'étale un gros bébé blond, rose, joufflu.

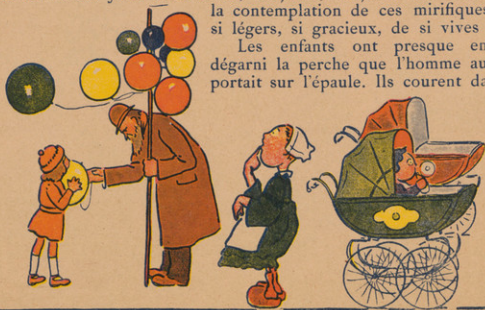
Quand la voiture s'arrête, le promeneur crie ; quand la voiture marche, il agite les mains et il est ravi.

Marie s'en va dans un grand jardin tout rempli de beaux arbres. Il y a un large bassin où nagent des poissons rouges. Elle rencontre des bonnes qui vont s'asseoir sur les bancs pendant que les enfants jouent et font des pâtés de sable.

C'est très gai! Marie n'a jamais rien vu de si merveilleux que ce grand jardin! Vraiment, son métier est bien agréable! Plus jamais de gifles à recevoir! Un homme passe, vieux, avec une longue barbe blanche. On dirait le bonhomme Noël. Il porte, attachés à de petites ficelles, de légers ballons de toutes les couleurs, des bleus, des rouges, des verts. Les enfants se précipitent vers lui, avec des cris de joie. Marie, elle aussi, regarde, extasiée. Tout près d'une autre voiture qui stationne là, elle a laissé sa propre voiture. Le bébé crie. Tant pis! ce braillard peut bien rester seul un instant. Ne finira-t-il pas par se taire!

Marie ouvre des yeux émerveillés, toujours, toujours elle s'absorbe dans la contemplation de ces mirifiques ballons, si légers, si gracieux, de si vives couleurs.

Les enfants ont presque entièrement dégarni la perche que l'homme aux ballons portait sur l'épaule. Ils courent dans toutes





les directions, ils folâtraient en tenant leurs jouets, petites taches rouges, petites taches vertes et bleues qui flottent dans l'espace. Alors Marie retourne à son poupon.

Les deux voitures sont toujours là, côte à côte, les capotes baissées. Elle en prend une, la pousse vivement, car elle s'est attardée, et s'en retourne en hâte à la maison.

Madame est sur le seuil, inquiète déjà.

« Vous êtes en retard, Marie. Bébé n'a pas eu froid? Bonjour, mon chéri, mon trésor! »

Elle avance la tête, pousse un cri, recule avec effroi! Sous la capote s'agite bien un bébé, mais ce n'est pas son bébé blond et rose, c'est un bébé à teint jaune. Il a les yeux noirs, les cheveux noirs. Et le sien, où est-il? Dans sa hâte, Marie s'est trompée de voiture

« Changer mon bébé, on n'a pas idée de ça! »

Et tout en se précipitant à la recherche de « Bébé » — qu'elles retrouvèrent heureusement —, Madame flanque à la porte Marie la Bretonne, qui n'y comprend rien!



